

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 1 : 1914-1915) du

24 octobre 1914

Depuis que les opérations militaires autour d'Anvers sont terminées, la surveillance des routes est moins sévère et l'on peut maintenant aller en pèlerinage vers la région Vilvorde-Malines, où se dressent les ruines sinistres de localités détruites par la guerre : Eppeghem, Weerde, Sempst, Hofstade et autres (**Note**). Je l'ai fait aujourd'hui, en même temps que des milliers d'autres Bruxellois, ce douloureux pèlerinage.

Sur la route de Bruxelles à Vilvorde, le long de la voie ferrée où les wagons allemands s'alignent en files interminables, c'est un long et silencieux cortège de curieux et de pauvres gens. Beaucoup, parmi ces derniers, retournent dans leurs villages, où ils espèrent retrouver leur foyer, leurs parents, leurs amis. Des femmes au regard sans expression, au visage défait, poussent devant elles, sur le macadam de la chaussée où passent à tout instant les autos grises de l'Empire, des brouettes chargées d'objets disparates, de linge, de pauvres hardes au milieu desquelles dorment parfois de petits enfants. Quel sujet pour le pinceau d'un Laermans ! (**Note**)

Près de Vilvorde, la vision d'un camp nous

distrait un instant de ces misères. C'est ici, en plein air, que les Allemands ont installé leur boulangerie militaire. Des soldats armés de pelles de bois vont et viennent autour des trente fours roulants éparpillés dans la prairie. Au fond de la plaine, le long de la voie, des wagons attendent que les boulangers aient terminé leur tâche, pour emporter les pains encore chauds.

A Vilvorde, il faut abandonner le tramway et aller à travers champs. Houthem est la première étape. Mais bien avant ce village, les hameaux que l'on traverse portent déjà l'empreinte sinistre de la guerre : des maisons incendiées ; des portes sur lesquelles des soldats de la landwehr ont écrit à la craie les numéros de leurs régiments et de leurs compagnies ; des tombes çà et là, sur lesquelles des gerbes de fleurs achèvent de se faner et dont les croix de bois portent des tuniques en drap vert de chasseur ou de carabinier qui, balancées au vent, ressemblent à des épouvantails ; parfois les tombes ne sont ornées que d'un képi de lignard ou de sapeur ; devant toutes, des passants restent inclinés, chapeau bas ; les lèvres murmurent une prière.

A Houthem, des rassemblements se forment devant les maisons incendiées. La plupart de ces demeures ont conservé quelques pans de murs noircis, un reste de façade ; par les baies des fenêtres sans châssis, l'œil plonge à l'intérieur, dans un fouillis de décombres et de briques

émiettées. Dans les maisons que la torche des incendiaires a épargnées, le désordre n'est pas moins affligeant. Les « *braves soldats de la landwehr* » ont brisé les plus humbles mobiliers : les matelas sont éventrés, les lits et les armoires sont détruits, la vaisselle a été jetée sur le plancher où traînent des fragments de tasses, des tessons de bouteilles, des morceaux de vitre et des linges souillés.

Le curé du village se promène attristé sur la route, salué avec sympathie par les villageois. Lui aussi n'a plus de maison. Il montre de la main son presbytère et un sourire résigné passe sur son visage amaigri quand il désigne, dans ce qui fut son « *salon* », le mobilier éventré gisant sur un lit de matériaux tombés des étages.

Brûlées aussi, la maison de l'instituteur, celle de l'institutrice et l'école gardienne des soeurs. L'église est décapitée ; ses murs sont criblés de trous creusés par les balles. Tout est désolation et mort. Au détour d'un sentier, presque à front de la route, des paysans entourent un petit tertre gazonné : un malheureux, père de neuf enfants, est couché là avec deux garçonnetts, dont un petit télégraphiste, que son képi a dénoncé à la rage des envahisseurs.

Entre Houthem et Houthem-Bosch, la campagne est sillonnée de tranchées abandonnées. Le sol est, à perte de vue, bouleversé, soulevé en petits monticules autour

desquels serpentent les lignes souterraines avec leurs couloirs étroits et leurs chambrettes protégées contre l'éclatement des shrapnels par de triples voutes en solives. La foule, qui veut tout voir, admire le travail des sapeurs allemands, envahit les tranchées, pénètre dans les abris pour se rendre mieux compte de leur résistance, du confort très relatif dont on y pouvait jouir et des conditions dans lesquelles les officiers pouvaient, sans être vus et sans trop s'exposer, observer, par une fissure creusée à hauteur du sol, les péripéties de l'action.

Nous voici sur la route d'Elewyt (**Note** : Elewijt). Toutes les maisons ont été détruites par les obus. La belle ferme de l'échevin Delaet, de Vilvorde, n'est plus qu'un amas d'éboullis. Les bâtiments donnant sur la cour intérieure se sont écroulés, ensevelissant - dit-on - quelques soldats belges, dont on ne trouvera que plus tard les corps écrasés ; des capotes de fantassins, des havresacs, des pièces d'équipement, jonchent la terre.

Un paysan raconte les scènes dont il a été le témoin : le départ des villageois conduits par la troupe brutale et mauvaise ; le spectacle des incendies dévorant tout l'avoir de ces pauvres gens ; les hommes, les femmes, les enfants, marchant, mains levées, sous la menace constante des baïonnettes et recevant des coups de crosse dans le dos, à la moindre défaillance ; comme un petit, effrayé, demandait en pleurant si

on allait le tuer aussi, ainsi qu'il l'avait vu faire à Houthem, un des soldats lui fit un geste qui signifiait qu'on allait leur couper la tête à tous. La caravane terrorisée fut conduite à l'église d'Elewyt, où on l'enferma trois jours durant, sans lui donner à boire ni à manger. Après quoi, on conduisit toute la population à Hofstade, où on la dispersa dans les champs.

Pour gagner Elewyt, il faut passer par le Steen, l'intéressant château en Renaissance flamande que Rubens habita (**Note**) et dont M. le sénateur De Becker-Remy a fait récemment l'acquisition. Par cette délicieuse journée d'octobre, le parc qui entoure la résidence apparaît, avec ses opulentes frondaisons rouillées par l'automne, comme une oasis dans la campagne désolée. Une religieuse nous ouvre timidement la lourde porte de chêne, que la hache de la soldatesque a profondément entamée, et il faut parlementer avant qu'elle consente à nous recevoir. Elle nous explique qu'après le passage des Allemands, des rustres se sont introduits dans la maison et qu'il a fallu en interdire l'accès pour éviter une dégradation plus complète. Les Allemands avaient donné l'exemple en déchirant les cuirs de Cordoue qui garnissaient les murs ; ils ont complété leur oeuvre en découpant, pour les emporter comme souvenirs, les têtes des personnages. Ils ont enlevé aussi quelques garnitures de l'escalier d'honneur, dont les rampes chargées de figures et

d'ornements révélaiient le goût et l'habileté des artistes du temps. A l'étage, l'attention des soldats et des officiers a été mise en éveil par un panneau en fonte encastré dans la muraille ; ils ont attaqué la maçonnerie et ont mis à jour un réduit contenant un coffre-fort massif. Ce coffre, qu'ils ont aussitôt forcé, ne renfermait rien.

Du Steen de Rubens à Elewyt, on suit une allée bordée de hauts peupliers. A droite et à gauche du chemin, la campagne est couverte d'épaves ; des équipements militaires, des souliers, des ceinturons de cuir sont éparpillés. Plus loin, quelques tombes arrêtent les promeneurs. On lit sur une croix de bois cette mention « *Ici reposent le capitaine Pirard du 2^{ème} chasseurs à pied avec seize soldats belges* ». A quelques pas de là, les villageois ont enterré dans une fosse commune treize soldats allemands et, plus loin, sept autres du 48^{ème} régiment. (1)

La bataille, autour de ce petit village, a dû être des plus meurtrières. Les façades de toutes les maisons sont criblées de balles et, en grande partie, détruites. L'église, dont le clocher s'est effondré, est éventrée près du portail et l'on peut voir, par la brèche, l'intérieur du sanctuaire. Les chaises et le mobilier religieux ont été jetés pêle-mêle au dehors et les dalles de la nef, couvertes d'un épais lit de paille, lui donnent l'aspect d'une écurie.

Des officiers allemands s'étaient, pendant le

combat, réfugiés dans la maison du docteur Naulaerts et avaient cherché, dans les caves, un abri contre les obus. Les artilleurs belges prévenus, ont pointé leurs canons dans la direction de l'immeuble. La façade a été tout entière emportée, ainsi que la plus grande partie du mur de fond, qui présente une énorme brèche, au travers de laquelle on aperçoit la campagne. La toiture chavirée est restée suspendue sur les murs latéraux. Les étages se sont écroulés, entraînant les maçonneries intérieures et le mobilier des appartements ; tables, chaises, cadres, rideaux, appareils d'éclairage et de chauffage, literies, gisent dans un chaos de décombres. Seule, une chambre du second est restée accrochée à la voûte, avec les meubles qu'elle contenait ; sur le plancher incliné, le lit s'est maintenu en équilibre. Les officiers allemands enfouis sous ces décombres purent s'échapper par une des fenêtres de cave, dont ils durent desceller les barreaux. Ils se réfugièrent à l'église et venaient d'y pénétrer, lorsque le clocher s'effondra. Les officiers en conclurent que des Belges les avaient dénoncés et que le village méritait d'être puni sévèrement !

Sur la route d'Hofstade, la plupart des maisons ont été rasées. Les arbres qui jalonnaient la chaussée ont été coupés à la base et ont servi à étançonner les tranchées. Les jolies sapinières, un des charmes du paysage, ont été éclaircies par la hache des soldats.

Des carrioles, des équipages de fortune passent, bondés de voyageurs.

Hofstade, que l'on traverse pour gagner Malines, a souffert autant que les autres villages. Les portes des maisons ont été enfoncées à coups de hache et la route est couverte de débris où dominent les morceaux de tuiles et les fragments de verre. Le pont du chemin de fer porte les traces des obus du fort de Waelhem, qui y ont fait d'énormes trous. Toute la signalisation des voies a été abattue et les poteaux sont tombés sur le talus. La voie ferrée, où nos troupes se sont retranchées pendant plusieurs jours, domine le réservoir d'eau, qui miroite. Les rails du chemin de fer ont été arrachés et les défenseurs ont creusé des tranchées entre les billes.

Aux portes de Malines, les maisons sont fermées et barricadées. Il n'y a pas apparence de mouvement ou de vie ; les habitants qui ont fui le bombardement n'ont pas encore osé reparaître. Au pensionnat de Coloma toutes les vitres sont brisées. Le pont du canal est détruit et son tablier a disparu sous l'eau. Le pont du chemin de fer subsiste encore et déjà des trains manoeuvrent dans la gare.

Il faut montrer patte blanche pour pénétrer dans la ville. Trois soldats de la landwehr et un vétéran de la police locale examinent les passeports. Le vieux policier est encore sous l'impression des heures tragiques qu'il a vécues. Il

explique que le bombardement de la ville a commencé le dimanche 4 octobre au matin et qu'il a été suspendu le lundi matin à 4 heures pour être repris dans la soirée. Vingt-sept personnes ont été tuées le premier jour. Chez un coiffeur de la rue d'Hanswyck, une bombe, traversant la maison de part en part, a détruit l'immeuble complètement, tuant les sept personnes qui s'y trouvaient. Les habitants qui n'avaient pas fui ont été sommés de sortir des caves où ils avaient cherché refuge, et ils ont été enfermés pendant huit jours dans la prison. Pendant ce temps, le pillage s'organisait.

Les soldats du kaiser ont fait ici du bel ouvrage. Presque pas d'habitation dont la porte n'ait été fracturée ; les serrures ont été brisées à coups de hache, ainsi que les panneaux inférieurs des portes. Rien n'a été épargné ; chez les riches comme chez les pauvres, les maisons portent les mêmes traces de violence sauvage. Devant la gare, dont le hall vitré n'est plus qu'une ruine, les hôtels et les restaurants portent aussi les traces du bombardement ; mais tous, sauf un, dont les étages supérieurs ont été emportés par un obus, ont leur façade à peu près intacte.

Dès qu'on pénètre dans la ville, on a l'impression que les soldats ont fait plus de dommages que les canons. Les vitrines des magasins sont brisées et, à l'intérieur, tout est en désordre ; les comptoirs sont renversés, les rayons et les tiroirs vidés. Dans une pâtisserie de la rue

d'Egmont, les bocaux sont brisés et jetés sur le parquet ; les boîtes de pralines ont été écrasées sous la botte des soudards, le mobilier saccagé ; chocolats, sucreries, desserts, tout a été razié ; les tables de l'arrière-magasin couvertes de bouteilles attestent qu'on a fait bombance avant de procéder au pillage.

Les magasins de cigares et d'articles pour fumeurs ont été l'objet d'une attention spéciale ; toutes les marchandises ont disparu ; les cambrioleurs casqués n'ont laissé que des boîtes vides. Un bijoutier de la rue Haute se venge en faisant un étalage des pièces d'orfèvrerie mutilées qu'il a retrouvées dans les décombres de son magasin.

La belle cathédrale de Saint-Rombaut a souffert. La tour, à part quelques lézardes, est restée à peu près intacte. Il n'en est pas de même de la partie centrale. Les deux grands vitraux du transept sont perdus ; la toiture de la nef principale et celle de la petite nef prenant jour du côté de la Grand'Place ont subi de graves dommages par suite d'incendie. Les grandes fenêtres ogivales n'ont pas été épargnées par les obus. Des projectiles de gros calibre ont atteint l'édifice et lui ont fait deux blessures qui ont mis à nu une partie de la voûte et ont arraché les meneaux de quelques fenêtres. Il est interdit de pénétrer dans l'église, que les Allemands ont transformée en atelier.

Si l'Hôtel de ville a subi quelques

dégradations, les Halles nouvellement restaurées ont échappé à la destruction. On n'en peut pas dire autant – hélas ! - de la « *Maison échevinale* » et de la large rue des Bailles-de-Fer, qui ont été anéanties.

Des centaines de curieux errent dans Malines ; la Grand'Place est pleine de rumeurs. Les chars-à-bancs, les carrioles, les charrettes couvertes de bâches attendent, dans une confusion pittoresque, le moment du départ.

Maintenant, c'est le retour à travers la campagne mélancolique, hérissée de noirs pignons. Le voiturier s'écarte un peu du chemin traditionnel pour nous montrer Weerde, Sempst et Eppeghem.

Weerde et Sempst, dévastés par le feu, ont conservé encore quelques restes qui, à distance, donnent l'impression que la dévastation a été moins grande. Mais ce n'est qu'une illusion, qui s'efface à mesure que l'on approche. Eppeghem a été frappé d'un désastre plus grand. Il ne reste que des vestiges des accumulations de décombres, indiquant l'emplacement des habitations détruites. Dans une cave, les curieux se montrent des restes humains enfouis à faible profondeur; un pied décharné émerge du sol ...

(1) Voir, à propos de ceci, une curieuse anecdote le 4 janvier 1917 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19170104%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Notes de Bernard GOORDEN.

Voyez ce qu'en dit, à partir du 31 juillet 1914 (19140731), Auguste **VIERSET** (1864-1960), dans ***Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique.***

Rappelons qu'Auguste **VIERSET**, secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : ***Adolphe MAX***. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in ***La Nación*** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Pour votre édification, lisez aussi du journaliste argentin Roberto J. **Payró**, à partir du 23 juillet 1914 (19140723), notamment la version française de son article de synthèse « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; neutralidad de Bélgica* (20-25) » (in **La Nación** ; 07-12/12/1914) :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

En particulier ce que dit Roberto J. **Payró**, de la date en question, notamment dans « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado* » in **La Nación** :

<https://www.idesetautres.be/upload/19141024%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de *Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative*, en l'occurrence *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<https://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Voyez aussi ce qu'en dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans *La Belgique pendant la guerre (journal d'un diplomate américain)*, à partir du 4 juillet 1914 (en français et en anglais).

Tous ces documents sont accessibles via <https://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Pour « *les ruines sinistres de localités détruites par la guerre : Eppeghem, Weerde, Sempst ...* », lisez par exemple :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140929%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19141120%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

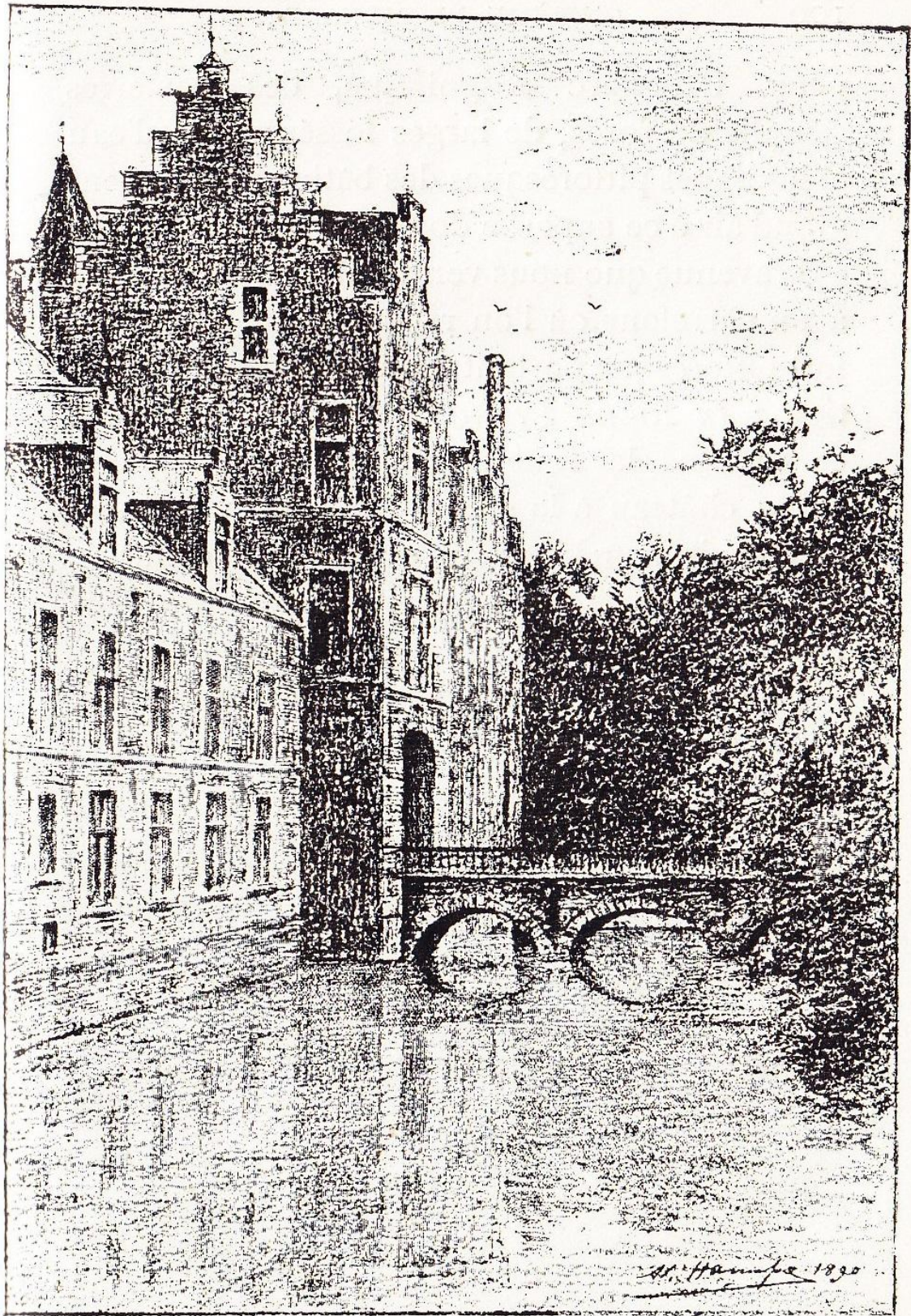
<https://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA%20FR.pdf>

Eugène **LAERMANS** (1864-1940) :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Eug%C3%A8ne_Laermans



Les Chiffonniers (1914) [Musée Dhondt-Dhaenens, Deurle](#), par Paul Hermans — Travail personnel, CC BY-SA 3.0, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=9470152>
« *Le **Steen** à **Elewijt*** », par Adolphe HAMESSE, en page 99 de **DUBOIS** (Albert) et **NAVEZ** (Louis), ***Guide pratique du promeneur aux environs de Bruxelles*** (série **1**) ; Bruxelles, Editions J. Lebègue & Cie ; sans date (**1892** dans « *préface* » ; deuxième édition), 180 pages in-12° (10 x 15,5 cm).



Le Steen, à Elewyt.